Le Monde.fr lundi 18 février 2019

# « Dans l'éducation, comme ailleurs, chaque génération invente ses propres modes d'action »

Pour Laurent Frajerman, spécialiste du syndicalisme enseignant, si les mobilisations de professeurs hors des cadres traditionnels remettent en cause le leadership des syndicats, elles peuvent aussi constituer pour eux un renfort appréciable. Séverin Graveleau

De quoi les « stylos rouges » sont-ils le nom ? Les enseignants mobilisés contre les réformes du lycée et du baccalauréat inventent-ils de nouvelles formes de protestation ? Quelle est la réaction des syndicats ? Laurent Frajerman, chercheur au Centre d'histoire sociale de Paris-I et à l'Institut de recherche de la Fédération syndicale unitaire (FSU), livre son point de vue au Monde .

**Occupations d'établissements, démissions de la charge de professeur principal, rétention des notes, mobilisations sur les réseaux sociaux... Ces modes d'action sont-ils nouveaux ?**

Laurent Frajerman : Dans le secteur de l'éducation, comme ailleurs, chaque génération invente ses propres modes d'action, mais dans un cadre contraint. Toutes ces méthodes ont des précédents, que ce soient les démissions des professeurs principaux ou la rétention des notes, cette dernière pouvant rapidement être impopulaire auprès des familles.

L'occupation des bâtiments remonte aux années 1970 lorsque les personnels ont eu l'idée de s'approprier l'établissement dans un esprit festif afin de sensibiliser les élèves et les parents. Car les enseignants, ne pouvant bloquer l'économie et dépendant de l'Etat, ont impérativement besoin du soutien de l'opinion publique.

Aujourd'hui, les réseaux sociaux permettent de mettre en avant des difficultés qui étaient jusqu'alors cantonnées à des discussions entre enseignants d'un même établissement, de créer de grands forums de discussion. Ainsi, le mouvement des « stylos rouges » fait émerger ce mécontentement et mobilise certains enseignants d'une manière plus horizontale.

**Les enseignants abandonnent-ils le mode d'action historique qu'est la grève car celui-ci est devenu inefficace ?**

La propension à la grève des enseignants reste l'une des plus élevées en France. Entre 1995 et 2013, un enseignant a fait en moyenne 4,5 fois plus grève que le salarié d'une entreprise. Pourtant, elle n'a pas toujours été « le » moyen d'action des enseignants.

Après une phase d'apprentissage de ce mode d'action venu du monde ouvrier, celui-ci s'est institutionnalisé et ritualisé à partir de 1945 alors que s'instaurait un Etat social à la recherche de compromis avec les forces syndicales. La grève générale de Mai 68 ouvre une phase de radicalisation des grèves enseignantes, plus fréquentes mais moins suivies. Depuis l'échec du grand mouvement de 2003, les enseignants s'interrogent sur son efficacité. Car, dans le champ de l'éducation comme ailleurs, les victoires obtenues par ce moyen sont moins nombreuses. Cela s'explique en partie par une forme d'intransigeance nouvelle des pouvoirs en place, qui prennent plus qu'avant le risque de passer en force. Les chiffres de mobilisation s'en ressentent, même si les deux réformes emblématiques du quinquennat Hollande (sur les rythmes scolaires et le collège) ont été bousculées par la conflictualité enseignante.

Pour les enseignants, existe-t-il une réelle alternative à la grève ? Faire ses heures de cours tout en refusant d'accomplir les autres tâches (administratives, surveillance d'examen, notation, etc.) peut aussi donner lieu à des retenues sur salaire, pour « service non fait ». Quel que soit le mode d'action choisi, ce qui importe, c'est plutôt le nombre et la détermination des enseignants mobilisés.

**Le besoin de créer un mouvement différent prend-il sa source dans une défiance envers les syndicats, sur le même principe que les « gilets jaunes » ?**

L'enquête Militens, menée en collaboration avec le département des études du ministère de l'éducation nationale, le Ceraps de l'université de Lille et l'Institut de recherche de la FSU, montre qu'une nette majorité d'enseignants a déjà pratiqué la grève, et qu'elle fait partie de leur univers : 60 % pensent qu'elle « permet de faire entendre [leurs] revendications ».

Pourtant, les grévistes « réguliers » ne sont pas plus de 25 %. Une mobilisation est réussie quand elle s'élargit aux grévistes « occasionnels » qui représentent environ 35 % du corps et me semblent nombreux parmi les enseignants engagés dans le mouvement des « stylos rouges ». Ils éprouvent une certaine difficulté à concrétiser leur engagement numérique en participant à des réunions ou des initiatives sur le terrain.

Une partie est syndiquée, comme 25 % à 30 % de leurs collègues. Ce taux, stable depuis quinze ans, reste très important au regard des autres professions. Il est certain que la confiance des enseignants vis-à-vis des syndicats n'est plus automatique. Les enseignants les « utilisent » pour être informés et conseillés lors des moments-clés de leur carrière. Ils apprécient ce service, et sont seulement 15 % à juger que les élus syndicaux sont éloignés du terrain. Mais l'institutionnalisation des syndicats est aussi une faiblesse, car elle s'accompagne d'une certaine distance. Dans les moments importants, la base veut reprendre la main.

**Comment les syndicats réagissent-ils à la remise en cause de leur leadership ?**

Forcément d'une manière contrastée. Il ne leur est pas toujours facile de constater que beaucoup de critiques sur l'efficacité de leur action viennent de personnes qui y contribuent peu, affaiblissant de facto leur portée... Mais les syndicalistes sont pragmatiques et déplorent eux-mêmes leurs difficultés actuelles. Les « stylos rouges » se confrontent aux mêmes questionnements qu'eux sur les modes d'action, et ils ont, selon moi, un discours asyndical et pas antisyndical. Leurs revendications recoupent d'ailleurs partiellement celles des structures traditionnelles pour lesquelles ils peuvent constituer un renfort appréciable.

Les syndicalistes comptent au fond sur leurs savoir-faire militants : le mouvement des « gilets jaunes » n'a-t-il pas montré la difficulté de passer d'un mouvement diffus et pluriel à un mouvement coordonné, doté de revendications cohérentes ?

Cet entretien est publié dans la newsletter « Le Monde de l'éducation ».

Séverin Graveleau

Cet article est paru dans Le Monde.fr